

Jean-Jacques Gorog

L'inconscient, les mœurs et le réel *

Nous avons choisi cette année de poser la question des modifications auxquelles nous sommes confrontés d'abord dans notre pratique, puis dans notre façon d'en rendre compte théoriquement au titre de l'inconscient – précisons « freudien », pléonasme sans doute puisqu'il n'y en a pas d'autre dans notre champ, mais qu'il convient de rappeler au vu de ce que le discours courant ne cesse de détourner sous ce nom.

Le monde subit la pression de ce que depuis Lacan nous appelons « effets de discours », lesquels ne sont rien d'autre que des produits de ce que Freud a découvert sous le nom d'inconscient. Curieusement, cet inconscient se manifeste en nous surprenant, certes, mais la surprise participe au moins de deux ordres, ce que l'on n'attend pas parce que nouveau et ce que l'on n'attend pas parce qu'on avait cru pouvoir s'en débarrasser et que l'on retrouve à tout bout de champ. Le réel lacanien participe de ce retour à la même place, mais il y aura lieu de se demander s'il faut ou non l'inclure dans l'inconscient.

Parmi les « effets de discours », il y en a plusieurs sortes, et il conviendra d'examiner plus particulièrement ceux qui proviennent du discours analytique lui-même, effets en retour, tels que ceux que Freud a qualifiés de résistance.

La psychanalyse a-t-elle une responsabilité, et laquelle, dans les changements des habitudes, les mœurs, et dans le malaise dans la culture, mais aussi dans la façon dont ce malaise est traité par les pouvoirs publics, par les médias, etc. ?

* Intervention au séminaire Champ lacanien octobre 2004

À propos de l'inconscient, un rappel

Si la coupure de l'inconscient relève de « la langue commune », du « système symbolique universel », le « surmoi est cette scission en tant qu'elle se produit pour le sujet dans ses rapports avec ce que nous appellerons la loi ». Lacan l'illustre d'un exemple devenu célèbre à juste titre pour sa clarté démonstrative, mais aussi pour ce qu'il témoigne de sa conception de la clinique, puisqu'il s'agit d'un cas de sa pratique ¹. On sait que Lacan sera fort peu prodigue de ses propres « cas », sans doute pour une part parce que leur force de conviction pourrait être beaucoup affaiblie de ce que les faits rapportés ne puissent être vérifiés. Le patient souffre de la main : interprété dans la langue commune de l'inconscient, c'est la masturbation qui est invoquée sans succès. Pour Lacan, le symptôme relève du surmoi, en l'occurrence la loi coranique méconnue, « dans le système symbolique intégré par le sujet », en tant que la faute du père (vol ou malversations alors qu'il était enfant) aurait dû justifier la punition que cette loi exige : la main coupée. Imprudemment, Lacan ajoutait qu'« il y a longtemps que la prescription n'est plus mise à exécution ² ». Depuis, les faits ont démontré que cette loi bien inscrite dans l'ordre symbolique pouvait resurgir dans la réalité la plus crue. Précisons que ce n'est pas la loi qui relève de l'inconscient ou du surmoi : celle-ci est méconnue, fait trou du fait de cette méconnaissance et dès lors fait retour sous la forme de cette instance « aveugle, répétitive » qu'est le surmoi.

L'*Unbewusst*, l'inconscient, n'est pas seulement « non conscient », il est aussi articulé. Toutefois, « qu'il soit articulé, n'implique pas pour autant qu'il soit reconnu ». Et Lacan pour sa part affirme : « L'inconscient, c'est un langage », et corrige la formule classique de l'inconscient en surface de cette belle image : « Le sujet psychotique ignore la langue qu'il parle », mais il ne s'en contente pas : « La question n'est pas tellement

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 158.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 221.

de savoir pourquoi l'inconscient qui est là, articulé à fleur de terre, reste exclu pour le sujet, non assumé – mais pourquoi il apparaît dans le réel ³. » Lacan rappelle ici l'avancée décisive obtenue grâce à la complicité d'Hyppolite sur la différence entre *Verneinung* (dénégation) et *Verwerfung* – qui attendra la fin de ce séminaire pour recevoir sa traduction : forclusion. La différence radicale est entre le symptôme du sujet névrosé, manifestation toujours active du retour du refoulé, et le refus de faire entrer dans son moule symbolique ce que le sujet a pourtant expérimenté, la menace de castration : « Il n'en veut rien savoir, Freud le dit textuellement, *au sens du refoulé* ⁴. »

La manifestation qui correspond au symptôme dans l'ordre de la psychose est l'hallucination : « Tout ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, au sens de la *Verwerfung*, reparaît dans le réel ⁵. ». Je crois qu'il n'y a pas à proprement parler d'accès au concept freudien d'inconscient sans la prise en compte effective de cette formule qui vaut pour le seul sujet psychotique. On le voit, l'inconscient, c'est-à-dire ici l'ordre symbolique, n'est pas exactement devenu conscient. Il apparaît certes à la conscience, mais comme réel, c'est-à-dire comme une langue étrangère. La psychose permet à Lacan de matérialiser l'écart entre la conscience, tout entière enveloppée de la méconnaissance, ce que le sujet imagine être, connaître de soi, et le réel auquel le sujet n'a pas accès d'ordinaire et qu'il ne peut que déduire dans un effort d'abstraction dont la science donne la mesure.

Nous pouvons donc saisir ici une articulation, posons-la comme de départ, entre l'inconscient et le réel... avec la difficulté de savoir comment appréhender le réel de l'inconscient lorsque nous ne disposons pas de l'hallucination.

L'une des modalités pour Lacan d'aborder le réel va être de plusieurs ordres, à partir de la notion de matérialité du signifiant, notamment ce qu'il désigne comme la lettre. S'agissant

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 20.

4. *Ibidem*, p. 21.

5. *Ibid.*

de l'inconscient, vous ne serez pas surpris que le texte de référence soit « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». Et l'une des valeurs que prend la lettre est le symptôme, non réductible au signifiant donc.

Les mœurs

Ce mot, « mœurs », avait pour moi un parfum étrange, attribué peut-être au pluriel, et au fait qu'on prononce souvent le « s » du pluriel, sans compter l'impératif « meurs » ; en réalité, c'est surtout qu'il contient l'équivoque entre coutume et morale, mot qui a la même étymologie latine que « mœurs ». Ce mot vient de *mos*, *moris*, manière de se comporter déterminée non par la loi mais par l'usage, selon le dictionnaire étymologique latin, et utilisé au pluriel, « mores » avec le même sens qu'en français. *Eθος*, *ηθος*, l'équivoque en grec entre les usages et les coutumes, d'une part us et coutumes, et d'autre part le versant par lequel ces us et coutumes relèvent de la morale et de la loi, de l'éthique, se prolonge donc en latin, à ceci près que cesse l'homophonie. Le mot mœurs, *mores* en latin, a la même étymologie que morale, qui vient de *moralis*, l'adjectif, qui lui-même vient de *mores*. Notons que le substantif correspondant à la morale n'existe pas en latin et que *moralitas* n'apparaît, comme il se doit, qu'à la basse époque.

Coincé dans notre titre entre l'inconscient et le réel, ce mot m'est apparu suffisamment étrange pour que je me donne la peine d'une petite recherche sur l'usage de son équivalent chez Freud et chez Lacan. Dans la langue, il est clair que le terme désigne les coutumes, les usages et concerne plus spécialement ce qu'on peut se permettre ou non de privautés quant au sexe. D'où, par exemple, la brigade bien nommée, des « mœurs », chargée de faire respecter ce que le groupe social impose comme interdit dans ce registre. D'ailleurs, je ne résiste pas à ce rappel que celles que ladite brigade est chargée de surveiller, les prostituées, ont quelque obligation quant aux mœurs, puisqu'elles sont dites de bonnes (mœurs) ou avoir de bonnes manières lorsqu'elles ne prennent pas au cours de leur

service la jouissance pour laquelle elles ne sont pas payées. On dit que, droguées ou occasionnelles, il arrive qu'elles ne sachent pas bien se tenir.

Dans *Totem et tabou*, on trouve la référence aux mœurs sous le nom de *Sitten*, traduit en français par coutumes ⁶, et ce mot surgit exclusivement à propos des règles que chaque groupe met en place afin d'éviter l'inceste, comme si pour Freud l'ensemble des mœurs d'un groupe social se résumait aux modes d'expression du respect de l'interdit de l'inceste, modes des plus variés selon les groupes, mais chargés strictement de répondre de l'interdit. *Sittlichkeit*, le substantif, désigne la morale et est utilisé notamment à propos du complexe d'Œdipe comme condition de la morale, ainsi que ce qu'il désignera plus tard sous le nom de surmoi. Il y a un autre mot en allemand, d'utilisation moins stricte pour usages et coutumes, utilisé par Freud à d'autres moments. Voilà qui donne une position plutôt carrée. La condition de construction des coutumes, des mœurs comme réponse à l'inceste se retrouve à l'occasion chez Lacan. Par exemple dans son commentaire d'Hamlet :

« [...] il s'agit du désir de la mère, d'une adjuration d'Hamlet qui est une demande du style : reprenez cette voie, dominez-vous, prenez, vous disais-je la dernière fois, *la voie des bonnes mœurs*, commencez par ne plus coucher avec mon oncle. Les choses sont dites comme cela. Et puis chacun sait, dit-il, que l'appétit vient en mangeant, que ce démon, l'habitude, qui nous lie aux choses les plus mauvaises, s'exerce aussi dans le sens contraire, à savoir en apprenant à vous tenir mieux, cela vous sera de plus en plus facile ⁷. »

Cette référence aux mœurs, il va la décliner en même temps qu'il va construire le concept de discours selon un certain nombre d'axes qui, je suppose, seront déployés au cours de l'année. Toutefois, l'équivoque dont je suis parti, vous savez

6. Noter que *sacer* traduit pour Freud *tabou*, sacré et inquiétant, étrange (*Totem et tabou*, Paris, Payot, p. 29).

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, leçon du 18 mars 1958, séminaire inédit. (NdR : dans cette citation et dans les suivantes, les italiques sont de l'auteur.)

qu'elle est au fondement du séminaire de Lacan consacré à *L'Éthique de la psychanalyse*. Nous ne nous étonnerons donc pas d'y trouver matière à notre étude, puisqu'il nous propose tout au long de faire la différence entre les usages et l'éthique.

En dehors de celui, freudien de l'interdit de l'inceste, qui reste le fondement du lien social, Lacan aborde la question des mœurs agressives de l'humain dans son rapport de 1948 sur l'agressivité, mais aussi dans son discours sur la criminologie avec sa relation à la faute :

« Nous ne voulons ici qu'ouvrir une perspective sur les verdicts que dans l'ordre social actuel nous permet notre expérience. *La prééminence de l'agressivité dans notre civilisation serait déjà suffisamment démontrée par le fait qu'elle est habituellement confondue dans la morale moyenne avec la vertu de la force*. Très justement comprise comme significative d'un développement du moi, elle est tenue pour d'un usage social indispensable et si communément reçue dans les mœurs qu'il faut, pour en mesurer la particularité culturelle, se pénétrer du sens et des vertus efficaces d'une pratique comme celle du *jang* dans la morale publique et privée des Chinois⁸. »

« Il arrive même que la société se tienne pour assez altérée dans sa structure pour recourir à ces procédés d'exclusion du mal sous la forme *d'un bouc émissaire*, voire de régénération par un recours extérieur. Responsabilité collective ou mystique, *dont nos mœurs portent des traces*, si tant est qu'elle ne tente à revenir au jour par des ressorts inversés⁹. »

Un thème recoupant les précédents est celui de la vérité. C'est aisé à comprendre, puisque le développement du concept de vérité dans son rapport à l'inconscient suppose de l'établir sur le socle mouvant du signifiant et que son moment, par exemple comme énonciation « Moi, la vérité, je parle », reste solidaire de son environnement de discours et donc des us et coutumes d'où elle jaillit dialectiquement, cf. « Mais le roi est nu ! », qui indique seulement que l'enfant n'entre pas toujours dans les conventions de discours où les adultes se trouvent pris :

8. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 120.

9. *Ibid.*, p. 127.

« C'est là le départ essentiel et qui, en quelque sorte permet de poser la question de ce qu'il en est de *l'éthique d'une façon qui peut aussi bien s'accommoder de toutes les diversités de la culture* [...] Pascal, qui donc a osé avant lui noter simplement [...] la formule "vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà", c'est à partir de certains degrés de relativisme, et de relativisme du type le plus radical *au regard non pas seulement des mœurs et des institutions mais de la vérité elle-même*, que peut commencer de se poser le problème de *l'éthique*, et c'est en cela que l'événement Freud se montre si exemplaire [...] ¹⁰ ».

Lesquelles mœurs sont présentes dès le réglage du sevrage, qui ne concerne pas seulement la physiologie :

« Ce serait céder à une illusion grossière que de chercher dans la physiologie la base instinctive de ces règles, plus conformes à la nature, *qu'impose au sevrage comme à l'ensemble des mœurs l'idéal des cultures les plus avancées* ¹¹. »

Souvent, il est fait mention des mœurs de l'organe *libido* comme si en somme son comportement était le sien propre, celui d'un organe qui n'en fait qu'à sa tête :

« L'image nous donne la *libido pour ce qu'elle est, soit un organe, à quoi ses mœurs l'apparentent bien plus qu'à un champ de forces* ¹². »

« L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, *la jouissance sexuelle, n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les mœurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique* ¹³. »

Mais ce qui sera surtout déployé par Lacan concerne des champs que la question de l'histoire des mœurs oriente ; ainsi en est-il de la science et de ses effets sur les mœurs :

« La connaissance psychanalytique peut préparer le terrain, mais les transformations arriveront par d'autres chemins, plus

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, leçon du 26 février 1969, séminaire inédit.

11. J. Lacan, *Les Complexes familiaux*, Paris, Navarin, 1984, p. 27.

12. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 846.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 11 juin 1971, séminaire inédit.

inertes, c'est-à-dire qu'elles se produiront à *travers de nouvelles formes de "nous contraindre"* à ce à quoi nous obligera le développement de sciences. S'il y a quelque chose qui puisse forcer à *modifier les coutumes, c'est le développement des sciences.* »

Mais aussi les modifications propres à chaque époque, comme celles de l'amour courtois ou des précieuses, et ce avant le séminaire sur *L'Éthique*, ou encore l'émergence du capitalisme, la brutalité victorienne, la bureaucratie et le totalitarisme, jusqu'au camp de concentration :

« Naturellement *les précieuses sont ridicules, mais le mouvement dit des précieuses est un élément au moins aussi important pour l'histoire de la langue, des pensées, des mœurs, que notre cher sur-réalisme dont chacun sait quand même que ça n'est pas rien [...]* ¹⁴. »

« [...] nous trouvons ces paradoxes dans *les us et les coutumes de certains îlots culturels [...]*. Il est clair que tout ce que nous savons de la pratique de *l'amour courtois* et de toute la sphère dans laquelle il s'est localisé au Moyen Âge, implique cette sorte *d'élaboration technique très rigoureuse de l'approche amoureuse* qui comportait de longs stages réfrénés en la présence de l'objet aimé, et qui visait à la réalisation en effet de cet au-delà qui est cherché dans l'amour, cet au-delà proprement érotique, et que ces techniques, toutes ces traditions à partir du moment où on en a la clé, *on en retrouve* d'une façon tout à fait formulée *dans d'autres aires culturelles les points d'émergence* ¹⁵ ».

« Le problème de l'auteur en question est de savoir le lien qu'il peut y avoir entre la si profonde et si *secrète hérésie* qui se met à dominer l'Europe à partir de la fin du XI^e siècle, sans que l'on puisse savoir si les choses ne sont pas allées plus haut, et l'apparition, l'articulation, la mise en œuvre, de toute une morale, de toute une éthique, de tout un style de vie, qui s'appelle *l'amour courtois* ¹⁶. »

« [...] *l'hérésie cathare* [...]. Je crois bien que *leurs mœurs étaient d'une pureté exceptionnelle, puisqu'il leur fallait foncièrement se*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 130, leçon du 25 janvier 1956.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, leçon du 19 décembre 1956.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 150.

garder de quelque acte qui pût d'aucune façon favoriser la perpétuation de ce monde, exécration et mauvais dans son essence ¹⁷ ». « Ce qui nous intéresse du point de vue de la structure, c'est qu'une activité de création poétique ait pu exercer une influence déterminante secondairement, dans ses suites historiques – sur les mœurs, à un moment où l'origine et les maîtres mots de l'affaire ont été oubliés. Mais nous ne pouvons juger de la fonction de cette création sublimée que dans des repères de structure. L'objet, nommément ici l'objet féminin, s'introduit par la porte très singulière de la privation, de l'inaccessibilité ¹⁸. »

Notons que si Lacan n'évoque pas ici ce qui selon Freud commande les mœurs, à savoir l'interdit de l'inceste avec la mère, il traite un de ses effets majeurs immédiats, la manière dont la culture s'occupe (*deal with*) de l'abord pour l'homme de l'objet féminin selon les époques et le contexte. Cela nous oriente vers ce qui va constituer l'essentiel, à savoir le lien des mœurs et de l'éthique :

« Cette conception s'inscrit dans une tradition parallèle à celle des philosophes, la tradition des moralistes. Ce ne sont pas des gens qui se spécialisent dans la morale, mais qui introduisent une perspective dite de vérité dans l'observation des comportements moraux ou des mœurs.

Cette tradition aboutit à la *Généalogie de la morale de Nietzsche*, qui reste tout à fait dans cette perspective, en quelque sorte négative, selon laquelle le comportement humain est comme tel leurré. C'est dans ce creux, dans ce bol, que vient se verser la vérité freudienne. Vous êtes leurrés sans doute, mais la vérité est ailleurs. Et Freud nous dit où elle est.

Ce qui à ce moment-là fait irruption, avec un bruit de tonnerre, c'est l'instinct sexuel, la libido. Mais qu'est-ce que l'instinct sexuel ? la libido ? le processus primaire ? Vous croyez le savoir-moi aussi – cela ne veut pas dire que nous en soyons si assurés que ça ¹⁹. »

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, leçon du 3 février 1960.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, op. cit., p. 18-19.

À propos des Japonais, dont les conventions langagières strictes déterminent la position sans ambiguïté au point que s’efface la particularité de chacun, Lacan dit :

« *D’après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu’un tel sujet qui en fin de compte ne cache rien. Il n’a qu’à vous manipuler : vous êtes un élément entre autres du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer. Le bunraku, théâtre des marionnettes, en fait voir la structure tout ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs mœurs elles-mêmes. [...] Le Japon est l’endroit où il est le plus naturel de se soutenir d’un ou d’une interprète, justement de ce qu’il ne nécessite pas l’interprétation. C’est la traduction perpétuelle faite langage* ²⁰. »

Si l’inconscient relève du langage, qu’en est-il des mœurs ?

La question du sexe commande les mœurs apparemment sur le mode de l’interdit, mais ouvre sur la question du langage. Comme me disait quelqu’un à propos d’une expérience douloureuse, où le traitement subi, être traité comme une fille, était très clairement le vœu de sa mère, jusqu’à une homosexualité ainsi de commande et qui s’accomplira ensuite, jusqu’à ce qu’avec l’analyse il trouve les moyens d’y renoncer selon son vœu : « Dans ces situations, à l’école primaire », dit-il avec cette formule qui le fait rire pour son homo-phonie, « dans ces situations on est ouvert aux mots » – homo –, avec comme exemple : « “La tante, c’est la sœur de papa”, afin de me protéger des insultes de deux filles par exemple qui disaient : “T’es pédé ou t’es misogyne ?” » ; et il précise cette fonction qu’il donne au langage : « L’univers des sens premiers était à restituer comme indispensable protection. »

Pour Lacan, au départ l’inconscient se limite à ce qui provient du langage, selon les deux formules (magiques) bien connues, mais dont le déchiffrement même par Lacan introduira à bien des développements : l’inconscient structuré comme un langage et l’inconscient discours de l’Autre, donc toutes deux dans le registre dit par lui symbolique.

20. J. Lacan, « Literatorre », dans *Autres écrits* Paris, Seuil 2001.

Les habitudes, y compris sexuelles, sont réglées comme chez l'animal selon les nécessités du corps. Chaque fois qu'il en est question, Lacan évoque l'animal et l'éthologie, bien distincts en cela de la problématique freudienne, et pas seulement au début de son enseignement :

« Or chez l'être humain [...] une image, comme chez bien d'autres animaux, y joue un rôle privilégié, [...] c'est l'image spéculaire. Nous savons que ce n'est pas le privilège de l'homme, que chez bien d'autres animaux, à certains niveaux de leur comportement, de ce qu'on appelle *éthologie, mœurs animales, des images d'une structure apparemment équivalente, de la même sorte privilégiées*, exercent une fonction décisive sur ce qu'il est de l'organisme ²¹. »

On le voit, l'image spéculaire, le narcissisme a pour modèle les mœurs de l'animal :

« Il ne faut pas croire que les êtres non parlants, les animaux, ne repèrent rien, mais qu'ils ne laissent pas intentionnellement avec le dit, mais avec les traces des traces. Nous reviendrons, quand nous aurons le temps, *sur les mœurs de l'hippopotame*, nous verrons ce qu'il laisse sur ses pas à dessein pour ses congénères. [...] il repère donc ce qu'on appelle son territoire en le limitant par une série de relais, de points devant marquer suffisamment pour tous ceux qui ont à s'y reconnaître (à savoir ses semblables) qu'ici, c'est chez lui. Ceci pour vous dire que nous savons bien que *nous ne sommes pas sans amorce d'activité symbolique chez les animaux*. Comme vous le voyez, c'est un symbolisme très spécialement excrémental chez le mammifère. »

« Si en somme l'hippopotame, lui, se trouve *garder son pacage avec ses excréments*, nous trouvons que *le progrès réalisé par l'homme* – et à la vérité ceci ne saurait entrer dans la question si nous n'avions pas ce singulier *truchement du langage* qui, lui, nous ne savons pas d'où il vient, mais c'est lui qui fait intervenir là-dedans la complication essentielle, c'est-à-dire qu'il nous a menés à ce rapport problématique avec l'objet – que *l'homme, lui, ce n'est pas son pacage qu'il garde avec de la merde, donc : c'est sa merde qu'il garde en gage du pacage essentiel*, du pacage essentiellement à déterminer ; et c'est ceci la dialectique de ce qu'on

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, leçon du 7 mai 1969, séminaire inédit.

appelle le symbolisme anal, de cette nouvelle révélation des *Noces chymiques*, si je puis m'exprimer ainsi, de l'homme avec son objet, qui est une des dimensions absolument insoupçonnée jusque-là, que l'expérience freudienne nous a révélée ²². »

C'est la catégorie de l'imaginaire qui apparaît privilégiée, au moins en première instance, dans les affaires de mœurs.

Le réel, c'est ce qui du corps ne relève pas de l'habitude, ni des usages. De quoi alors ? Du sexe ? Oui et non, puisque c'est la jouissance, laquelle curieusement ne relève pas de l'habitude, des mœurs, du fait qu'elle se répèterait, ce qui est sans doute le cas pourtant, selon les mœurs propres à chacun – c'est ainsi qu'on reconnaît le *serial killer* à ce qu'il jouisse chaque fois de la même façon – parce qu'elle est ineffable, incommunicable, incommensurable et justifie donc le postulat de Lacan : « Il n'y a pas de rapport sexuel. »

Le concept freudien de répétition, tel qu'il est produit par Freud dans l'« Au-delà du principe de plaisir », consiste en un renversement qui fait des habitudes (mauvaises), celles dont on a tout lieu de se plaindre, une contrainte. Il est certain, que dans notre programme, la question de la répétition mérite un exposé et il y sera sûrement référé souvent. Contentons-nous ici de noter que cette répétition de l'au-delà s'inscrit plutôt au chapitre du réel du signifiant, que Lacan appelle la Chose et qu'il traite également dans son séminaire *L'Éthique...*, notamment parce que cette Chose au-delà du signifiant n'est pas sans l'inconscient, par l'intermédiaire duquel la Chose trouve à se manifester. Disons que la répétition correspond aux habitudes privées, aux mœurs de chacun, lesquels sont fonction de ce qu'un discours a établi, qu'il soit familial ou social, soit du bain de langage qui a présidé à leur mise au point.

Les mœurs, on l'aura compris, conservent dans l'ordre de la réalité, de l'imaginaire lacanien, la trace de ce qui a présidé à leur installation. Ils sont le résidu de métaphores et de métonymies et constituent un discours, font lien social. Ils correspondent assez bien à ce à partir de quoi s'était construite

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit.

l'imago, fixation indélébile de ses « Complexes familiaux », qui est non pas l'imaginaire, mais plutôt un nœud du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Face aux bonnes mœurs, la question de la perversion qui ne les respecte pas se pose et c'est un autre chapitre que je ne ferai qu'évoquer ici.

Les prescriptions de conduite, leur correction proposée selon des techniques modernes qu'on appelle « conductivisme » pour ce qu'elles agissent sur les conduites déviantes doivent nous faire poser la question, après Lacan bien sûr, du conductivisme de l'analyste, appelé pour l'heure direction de la cure, ou bien – pourquoi pas ? – acte de l'analyste. Qu'est-ce qui les distingue ? Quelle différence entre le comportementalisme actuel et la technique active d'un Ferenczi ? La place faite à l'inconscient, sans doute, mais aussi celle faite au réel. Il est très frappant, quant à la question des mœurs, que Lacan semble plus préoccupé par celles de ces animaux étranges que sont les psychanalystes que par ceux des analysants :

« Moi j'ai beaucoup parlé avec mes collègues américains, de questions de technique par exemple, et, ce qui leur apparaissait décisif pour *le maintien de certaines habitudes, de certaines coutumes, d'une certaine routine*, eh bien, mon Dieu, ils le disaient : c'était leur *tranquillité* ; rien ne leur paraissait plus décisif pour motiver la façon, par exemple, dont est levée ou fermée la séance que le fait qu'ils pourraient être absolument sûrs qu'à cinq heures moins dix ils prendraient tranquillement leur whisky ²³. »

« Alors il est bien certain que dans tout ça je pourrais penser qu'après tout je n'ai pas parlé pour en obtenir de grands résultats. Bien que j'aie parlé si longtemps, il est clair que tout un ordre de *mœurs* quant à la transmission de l'expérience psychanalytique s'avère non seulement pas du tout bouger, mais qu'il conserve tout son prestige, tout son pouvoir d'attraction sur les jeunes génies qui sont titillés par l'envie d'y consacrer leur existence ²⁴. »

23. Interview traduit dans l'ouvrage de Jorge Baños Orellana, *De l'hermétisme de Lacan. Figures de sa transmission*, Paris, EPEL, 1999, p. 92.

24. J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres » (1967), dans *Pas tout Lacan*.

Revenons au comportement donc :

« Mais comme il faut bien qu'il marche droit, il sèvre, c'est-à-dire qu'il corrige le désir et qu'il s'imagine qu'il sèvre (frustration, agression..., etc.). *Castigat mores, dirons-nous : ridendo ?* Non, hélas ! C'est sans rire : *il châtre les mœurs de son propre ridicule* ²⁵. »

Le *ridendo*, en riant, est un ajout de Lacan à une formule classique qui désigne donc la correction éducative anna-freudienne à l'origine de l'egopsychology. Mais cette critique de l'egopsychology à l'époque de Lacan ne correspond pas exactement à celle que nous pourrions faire aujourd'hui aux béhavioristes *new-look*. En effet, l'idée de changer le moi a disparu en même temps que le moi lui-même. Il n'y a plus aucune entité qui présiderait au rassemblement de la personne – *pool together*, disent les Anglais –, ni moi, ni sujet divisé, plutôt des pièces qu'on réparerait séparément. Il ne s'agit plus dès lors que de changer une conduite singulière, sans s'occuper de ses causes, de ses raisons, du circuit inconscient qui la gouverne, pas plus que de la jouissance qu'elle procure et de l'ensemble où elle prendrait place. Or, il nous faut sur ce point marquer un temps d'arrêt. Prenons l'alcool, ou n'importe quelle autre toxicomanie. Qu'est-ce qui peut décider de l'arrêt ? Il y a l'accoutumance, dont on voit bien que la psychanalyse, eût-elle résolu la cause du surgissement de ladite toxicomanie, reste souvent impuissante à maîtriser les contraintes de la mauvaise habitude une fois celle-ci installée. Mais tel est le cas sans doute à bien d'autres occasions : des TOC aux conduites sexuelles « incorrectes », qui ont perdu jusqu'à la trace de ce qui les motivaient. Devant ces conduites, quel est le pouvoir de l'analyse ? Il me semble qu'il faudrait distinguer ce qui peut être effectivement mobilisé par la parole de ce qui apparemment ne peut pas l'être, sans qu'on puisse nécessairement le savoir à l'avance.

L'interprétation dans la problématique des discours prend la forme de jouer d'un discours sur l'autre : l'incons-

25. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir » (1967), dans *Autres écrits, op. cit.*

cient, discours de l'Autre, pour être interprété, ne peut l'être – c'est ici qu'il faut être attentif – qu'à condition non pas de ne pas occuper le lieu de l'Autre, mais de cette place dans un autre discours.

Un petit exemple clinique pour essayer de faire saisir ce qui est en jeu, ou pour le moins comment je le comprends. Une femme est invitée pour un week-end de voile avec son nouveau prétendant. Or, le samedi, une réunion de famille est prévue, qui est pour elle une obligation certes, mais aussi un plaisir certain et attendu. La surprise vient de sa mère qui dit à propos de la réunion en question : « Mais ça n'a aucune importance ! Va donc faire de la voile. » L'effet est massif et, même s'il est bien différent dans sa nature, on pourra noter l'homologie avec le « Ma femme n'est rien pour moi » de M. K avec Dora. C'est qu'il vient révéler non seulement qu'elle n'est pas pour sa mère à la place qu'elle imaginait, mais aussi que les mœurs familiales perdent leur dimension de repère universel incontournable jusque-là. C'est le discours sur la famille dans lequel elle s'était fondue jusque-là qui vole en éclats. En réalité, il avait explosé depuis un certain temps mais on ne le savait pas. Elle croyait que pour sa mère il lui fallait être comme son père, avec une vraie profession et non pas artiste, que sa mère encore devait avoir un mépris certain pour les sports, pas d'intérêt, voire un dégoût – sexuel s'entend –, pour les hommes et une foi marquée dans des assises familiales indéfectibles. La question dès lors n'est pas qu'en trois mots sa mère vienne détruire cet échafaudage, mais : quel était le discours au nom duquel la phrase prononcée peut enfin être entendue avec ce qu'elle implique ? Je n'entrerai pas dans le détail des conditions nécessaires, mais je préciserai seulement ceci : les coutumes familiales dans ce cas tenaient lieu de suppléance, de leurre, et assuraient une sorte de non-engagement dans la vie, un mode artificiel suspendu, dont on s'aperçoit après coup qu'il présente des risques considérables lorsqu'il vient à se lézarder. Peut-être aussi faut-il ne pas sous-estimer le changement de discours de la mère elle-même, sous les coups de boutoir des difficultés de

sa fille. En somme, les mœurs valent comme leurres parce qu'elles sont à la place des idéaux, les siens propres ou ceux des autres. Or, la découverte freudienne de l'inconscient et son commentaire lacanien impliquent que ce sur quoi le sujet se fonde est non pas l'idéal, mais le trait par où l'Autre marque son désir, soit précisément ce qui lui manque.

Peut-être faut-il parler, à propos des mœurs, du discours dans lequel le sujet est pris, et dont il marque l'écart grâce à ce qu'on pourrait appeler ses mœurs personnelles, au contraire de ces mœurs anonymes évoquées plus haut, et qui ainsi constitueraient ce qu'on appelle le symptôme, ce que Lacan précise à propos de l'obsessionnel faisant des mœurs clandestines, soit privées, le propre de symptôme :

« Dans ce à quoi l'obsessionnel a affaire il peut s'attendre plus ou moins à ce soutien, à ce maniement de son désir. *C'est une question en somme de mœurs dans une affaire où les choses, analyse ou pas, se maintiennent dans le domaine du clandestin, et où par conséquent les variations culturelles n'ont pas grand-chose à faire.* Ce dont il s'agit se situe donc bien ailleurs, se situe au niveau du distord entre ce fantasme (pour autant justement où il est lié à cette fonction du phallicisme) et l'acte, par rapport à cela qui tourne toujours trop court, où il aspire à l'incarner. Et naturellement, c'est du côté des effets du fantasme, ce fantasme qui est tout phallicisme, que se développent toutes ces conséquences symptomatiques qui sont faites pour y prêter, et pour lesquelles justement il inclut tout ce qui s'y prête dans cette forme d'isolement si typique, si caractéristique comme mécanisme, et qui a été mise en valeur comme *mécanisme dans la naissance du symptôme*²⁶. »

Cette idée était déjà présente plus tôt, évoquant ce qui est requis pour l'analyste dans la cure :

« *Un renoncement de toute prise de parti sur le plan du discours commun avec ses déchirements profonds, quant à l'essence des mœurs, quant au statut de l'homme comme tel, de l'individu dans notre société, c'est précisément de l'évitement de ce plan que l'analyse est partie (d'abord pour trouver ailleurs, pour se limiter à quelque chose qui est ailleurs, à savoir la présence d'un*

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, leçon du 26 avril 1961.

discours qu'elle appelle à tort ou à raison plus profond, qui est assurément en tout cas différent) et *qui est inscrit dans la souffrance même de l'être que nous avons en face de nous, déjà articulé dans quelque chose qui lui échappe, ses symptômes et sa structure* ²⁷. »

La mode

J'ai voulu laisser pour la fin une autre acception de *mos* proposée par Lacan et bien entendu essentielle à notre débat. C'est celle de mode, avec laquelle je me suis permis d'équivoquer, puisque cette fois c'est Lacan lui-même qui s'offre au renouvellement des mœurs avec son invention du nœud. Notre titre propose en effet une variation sur le thème du nœud borroméen sur lequel on trouve inscrits inconscient et réel. Reste à placer correctement les mœurs, ce à quoi je me suis essayé et où j'espère être relayé. Lacan respecte l'étymologie, à laquelle il est comme toujours très attentif, dans un usage du mot dans le sens de *modus*, soit le mode en poésie. Et si je veux être complet, je devrai encore ajouter la confusion ou l'équivoque en latin, à partir du sens de caractère, fantaisie, humeur, avec *morus* qui veut dire fou :

« C'est en effet pas par hasard, n'est-ce pas, c'est peu à peu que vous avez vu, enfin, ceux qui sont là depuis un certain temps, que vous avez pu voir, c'est-à-dire entendre pas à pas comment j'en suis venu à exprimer par la fonction du nœud ce que j'avais d'abord avancé comme, disons, triplice du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Le nœud est fait dans l'esprit d'une, d'un nouveau mos, mode, n'est-ce pas, ou mœurs, d'un nouveau mos geometricus. Nous sommes, en effet, au départ, toujours captivés par quelque chose qui est une géométrie que j'ai qualifiée, la dernière fois, de comparable au sac, c'est-à-dire à la surface. Il est très difficile – vous pouvez en faire l'essai –, il est très difficile de penser – chose qui s'opère le plus communément les yeux fermés –, il est très difficile de penser au nœud. On ne s'y retrouve pas ²⁸. »

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, leçon du 8 février 1956, p 152.

28. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, RSI*, leçon du 18 novembre 1975, séminaire inédit.